

1. Dans l'extrait reproduit page 107, voir le deuxième paragraphe (p. 35).

2. « Le caractère penché s'est appelé, à son origine, *cursive*, de la forme de l'écriture de la chancellerie romaine, *cursivos seu cancellarios*, puis *lettres vénitiennes*, parce que les premiers poinçons ont été faits à Venise, ou *lettres aldines*, du nom d'Alde Manuce, son créateur, et finalement *italique*, parce qu'il venait d'Italie (*Code typographique*, p. 71). »

3. Fernand BAUDIN, « Introduction » à Stanley MORISON, *Premiers principes de la typographie*, Jérôme Millon, Grenoble, 1989, p. 28-29.

4. Je ne pense pas que l'architecte de la célèbre tour de Pise avait prévu que Dame Nature *italiserait* son chef d'œuvre. Je ne trouve pas ça laid. Et pourtant, à l'origine elle s'élançait bien droit dans le ciel. Même chose à Amsterdam, cette « Venise du Nord », où il faut vraiment avoir la foi (ou un grand sens de l'équilibre) pour habiter certains immeubles.

5. Fernand BAUDIN, *ouvrage cité*, p. 19. Stanley Morison était catholique. Contrairement à ce que pensent certains, le christianisme n'est pas à proprement parler une religion. Mais développer le sujet ici m'obligerait à de trop longs développements et, surtout, risque d'en ennuyer plus d'un.

6. Certains me reprochent mes gloses sur la spiritualité, qu'ils sachent bien qu'elles sont volontaires. C'est incroyable ce que l'on peut entendre comme âneries sur le sujet. Les gens n'étudient pas, ne pratiquent pas, mais ils ont tout compris. Quant à ceux qui ont été traumatisés par un « cathéchisme » (quel qu'il soit), qu'ils cessent de penser qu'ils sont les seuls à en avoir souffert. En tout cas, cela ne justifie ni propos ni comportements aberrants. Un traumatisme, cela se soigne. (Un collègue de travail – le verre d'alcool dans une main, la cigarette dans l'autre – me fit un jour cette réflexion : « Tu comprends, moi, je n'ai pas besoin de béquilles. »)

Comme le potier de la sagesse populaire, il briserait le vase et recommencerait son ouvrage.

« Muets comme des carpes! », écrivait déjà Roger Chatelain en décembre 1975 dans *RSI*. Cela n'a pas changé. Par contre, la critique se porte bien... et les défilés sont toujours à la mode.

Dans les *Premiers principes*, Stanley Morison écrit¹ : « Le caractère romain normal (dans sa forme la plus simple, sans signes particuliers, etc.) comprend une version droite et une autre, inclinée. » Ce à quoi Fernand Baudin répond : « Le goût de la formule ou la manie de la provocation (comme on voudra) ont les mêmes avantages aujourd'hui et les mêmes inconvénients qu'au moment de la première publication. Ils n'ont pas empêché de le lire. Ils ne doivent pas empêcher de le relire. Prenons un seul exemple, le deuxième alinéa des *Premiers principes* : “Le caractère romain normal comprend une version droite et une autre, inclinée”. C'est faux. Le caractère italique n'est pas un romain penché². Pour s'en convaincre il suffisait et il suffit de comparer lettre à lettre le romain et l'italique de l'exemple qui illustre l'édition de la Cambridge University Press (1936) et celui qui illustre notre ré-impression. Bien entendu, c'est ce que Stanley Morison savait et voyait mieux que personne. Mais à ce moment-là, il s'était mis dans la tête que l'italique idéale était un romain penché. Il avait même persuadé Jan van Krimpen (1892-1958) qui n'était pas commode, et la fonderie Enschedé qui ne leur devait rien, de graver le caractère *Romulus* (1931) en romain et en romain penché. Au lieu d'un romain et d'une italique assortie. La suite a donné tort à l'un et aux autres. Aujourd'hui seuls les typographes les plus laxistes ou les plus ignorants s'accommodent encore d'un romain penché en guise d'italique. Cela n'a jamais empêché les *Premiers Principes* d'être édités, ré-édités, traduits et ré-imprimés. Cela n'a jamais empêché les détracteurs de Stanley Morison de le traiter de conservateur confirmé pour les uns et de révolutionnaire irresponsable pour les autres. C'est vrai que le débat reste ouvert. C'est vrai aussi que pour ôter Stanley Morison du débat il faudrait refaire l'histoire contemporaine. Ce qui n'est à la portée de personne³. »

Tout ce qu'écrit Fernand Baudin est juste et passionnant, mais ce texte – très significatif – m'amuse beaucoup. En effet, des professionnels comme Stanley Morison peuvent écrire ou dire n'importe quelle absurdité – si tant est que là c'en est une⁴ – de fidèles disciples ne manqueront pas d'écrire de gros traités pour expliquer aux néophytes que si c'est contraire à l'orthodoxie, d'un autre point de vue... Maintenant, qu'un « banlieusard de la PAO » fasse la même chose, on lui jette immédiatement la casse à la figure.

« Nicolas Barker et James Moran, les deux biographes de Stanley Morison s'accordent à dire qu'en ce qui le concerne, la religion est inséparable de la typographie⁵. » C'est également mon avis, et pas seulement en ce qui concerne la typographie⁶. Ceci m'amène à dire deux mots sur la philosophie de la lettre.

PHILOSOPHIE DE LA LETTRE...

Toutes les traditions sont unanimes sur ce point : le contenu est plus précieux que le contenant ; l'esprit l'emporte sur la lettre, etc. Comme le dit Massin : « Il y a beau jeu, hélas ! que les artisans ne

1. Comme le dit saint Jean Damascène : « Si tu pries, tu es théologien. » Certains ne manqueront certainement pas de me demander : « Qu'est-ce que la prière? » Très bonne question.

2. CHANG HUAI KUAN, *Le Monde du Tao*, Chang Chung-Yuan (extrait de Frank LALOU, *La calligraphie de l'invisible*, p. 69).

3. Concernant la civilisation chinoise, F. Richaudeau fait une remarque fort intéressante : « [...] non seulement les Chinois ont inventé l'imprimerie avant les Occidentaux; mais aussi la boussole, la poudre à canon, la fusée, la métallurgie... sans pour autant développer l'édition, le commerce maritime, les guerres de conquête, la grande industrie, ces apanages de la civilisation occidentale. ¶ Ce qui devrait remettre en cause bien des théories et même des dogmes de notre culture occidentale, expliquant et justifiant par des relations de cause à effet notre civilisation actuelle, qui apparaît ainsi comme le résultat inéluctable d'évolutions technologiques et économiques irréversibles. ¶ Et parmi ces dogmes, figure celui de l'écriture alphabétique, terme final d'une heureuse évolution des signes de la communication visuelle [...] (François RICHAUDEAU, « Présentation » de Roger DRUET & Herman GRÉGOIRE, *la civilisation de l'écriture [sic]*, Fayard, Dessain et Tolra, Paris, 1976, p. 7). » À ce tableau, on pourrait ajouter la conception chinoise de la médecine : le médecin chinois n'est ni formé ni payé pour guérir les malades, mais pour prévenir la maladie. Quant aux congés, nos syndicalistes ont tout à apprendre de la Chine : un jour de repos par semaine; une semaine par mois; un mois par an; un an tous les sept ans. Voilà peut-être qui permettrait de résoudre le chômage et favoriserait le bien-vivre. C'est pourquoi, les 35 heures!...

4. Roland BARTHES, « La peinture et l'écriture des signes », *La Sociologie de l'art et sa vocation interdisciplinaire* (extrait de Frank LALOU, *La calligraphie de l'invisible*, p. 147-148).

sont plus des artistes. » J'ajouterais : des philosophes ou des théologiens¹. Non, il faut bien reconnaître que de nos jours calligraphes et typographes sont plutôt des anatomistes dont le formalisme est le seul credo. Sans trop développer le sujet, je livre à votre méditation les extraits ci-dessous.

« Ceux qui comprennent la calligraphie vraiment ne s'intéressent pas tant aux formes du graphisme qu'à son rythme spirituel [...]. Il y a une différence profonde entre graphie classique, *k'ai shu*, et la grande cursive, *t'sao shu*. Lorsque le calligraphe utilise la première, il y a identité entre l'idée exprimée et la forme graphique, mais lorsqu'il utilise la seconde, le mouvement semble se poursuivre. Cette écriture évoque tantôt le brouillard et les nuages, tantôt l'éclair ou les étoiles. Elle est dans un perpétuel état de transformation et de mouvance. Les critiques ne sauraient mesurer sa force en recourant à des règles mathématiques. Lorsque l'écriture s'adapte à la véritable nature des choses, elle suit le principe fondamental de toute création. Ce principe est inexplicable. Il doit être compris par le cœur mais ne peut pas être formulé avec les mots². »

« L'écriture est d'ordinaire entièrement prise dans le mythe de la communication. L'écriture, pense-t-on, sert uniquement et de droit en quelque sorte, à communiquer. Et ici encore il faut nuancer c'est-à-dire repérer précisément les débordements de la fonction. Nous nous hypnotisons très fréquemment sur l'origine mercantile de notre écriture, qui est une origine probable en ce qui concerne les écritures du Bassin méditerranéen dont le prototype serait le scribe syrien qui précisément nous a en quelque sorte fabriqué notre alphabet. L'origine mercantile de l'écriture est attestée par le fait qu'il semble bien qu'on ait commencé à écrire, dans le Bassin méditerranéen, pour des enregistrements de type notarial des biens, des moissons, etc. On a même pu avancer une sorte de parallélisme entre l'invention de l'écriture et l'invention de la monnaie; mais en Chine (il faut toujours se tourner vers cette face adverse de notre planète³), en Chine, l'écriture, au contraire, a eu une origine religieuse, rituelle, même si, dans ce domaine-là, c'est un fait de contrat avec la divinité. Enfin, s'il y a dans l'écriture l'existence d'un champ de contrat et d'échange, il faut reconnaître que la communication est parcellée, morcelée, limitée par la division des classes sociales. En fait, malgré notre habitude de considérer l'écriture comme une facilitation de la communication, l'écriture a et a eu très souvent, dans son histoire et peut-être maintenant plus qu'on ne croit, une fonction cryptique. L'écriture sert à cacher, elle ne sert pas seulement à communiquer, elle sert aussi à cacher aux uns ce qu'on veut communiquer aux autres surtout si on quitte le pictogramme pour l'alphabet. Autrement dit, et c'est ce que je voulais simplement indiquer, il y a de toute évidence ce qu'on pourrait appeler un envers noir de l'écriture. Et c'est cet envers noir qu'il nous faut faire réexister [...]»⁴.

Cette fonction cryptique de l'écriture est bien connue des théologiens, quelle que soit la tradition à laquelle ils appartiennent. « Les lecteurs non hébraïsants ne savent pas que le texte de la Torah est un texte illisible. Bien sûr il y a l'histoire de Noé, l'aventure de Jonas dans la baleine et Adam et Ève. Mais l'anecdote dans la lecture juive ne représente qu'une infime partie du traitement que l'on peut

faire subir à un texte. Le récit ne constitue que le tout premier niveau d'interprétation, le pschat. Au-delà de ce récit tout le reste est à constituer, à reconstituer, à l'aide d'outils intellectuels et spirituels de plus en plus subtils, à mesure qu'on avance dans la compréhension des faits marqués dans la Bible. ¶ [...] L'illisible [...] se cherche dans la valeur numérique des mots, puis des lettres; chaque mot peut devenir une phrase, chaque phrase peut devenir un mot, chaque mot renvoie à d'autres mots, même les lettres ne sont plus des atomes, elles sont elles-mêmes décomposables en plusieurs lettres (le hé ך, par exemple, est décomposable en un resh ך et un waw ן). C'est pourquoi la traduction grecque de la Septante (et la traduction en général) fut si mal perçue par les maîtres du Talmud, car toute traduction fait croire ou imaginer au lecteur étranger à l'hébreu que la Bible est un texte linéaire, littéraire. La traduction, par son désir de rendre univoque le texte sacré, occulte l'illisible et l'invisible qui sont la trame essentielle de la Torah¹. »

« La calligraphie cryptique est telle car elle se veut calligraphie de l'illisible, de l'invisible. Elle n'est pas non plus ambiguë, elle seule peut donner à sentir de la polysémie de chaque mot du texte, de la pluralité des interprétations/lectures. Elle a l'honnêteté de cacher ce qui ne peut être que caché². »

« Cette simplicité choisie pour son dépouillement, son parti pris de la non-décoration, du non-baroque est caution d'une authenticité de la démarche spirituelle qui ne supporte pas les fioritures gratuites de certains styles calligraphiques, trop séducteurs pour l'œil, trop jubilatoires pour la main³. »

« La poupée russe, les peaux de l'oignon⁴, les écrits successifs des cadeaux japonais, le lent striptease des cabarets ressortissent du même archétype. Ôter un à un les voiles, les habits, les êtres pour découvrir l'amande nue du signifié. Mais dans ces objets ou ces spectacles on débouche toujours sur un réel par trop trivial; une toute petite poupée mal sculptée, une peau desséchée, une offrande de pacotille ou un corps dénudé tout autant que le nôtre. Le labyrinthe des mots, les enchâssements savants des lettres, eux, tout en usant des mêmes artefacts, nous font déboucher dans un univers où l'objet continue à se dérober⁵. »

Là encore, il n'y a pas intérêt à dévier de l'orthodoxie décrétée par les copistes qui se prennent pour des calligraphes : « La calligraphie, pour certains calligraphes français ou anglais, est une fin en soi. Dérivez un tout petit peu de leurs règles et ils vous jettent leurs lourds encriers à la figure. La calligraphie, par cette jubilation qu'elle nous permet de vivre, par son souffle, peut nous libérer du connu ou bien, comme pour certains pratiquants bornés de mantras, nous abrutir. La calligraphie, avec sa respiration, n'est pas son propre but, elle est un moyen, elle est une ouverture, une porte royale vers l'illisible et l'invisible⁶. »

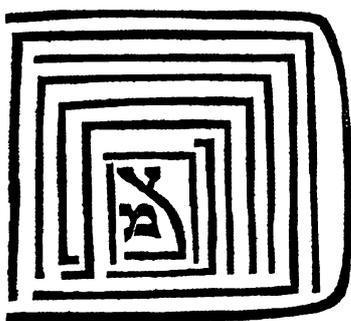
Tout ceci nous conduit à évoquer le symbole, non pas celui de nos civilisations démocratiques, technocratiques, ploutocratiques... – où comme l'a très bien montré Mircea Eliade il s'« infantilise » – mais celui des civilisations organiquement constituées, où il est inséparable d'une expérience ontologique fondamentale. Là non plus, je ne développerai pas le sujet, cela sort quelque peu du cadre de ce rapport et nous entraînerait trop loin⁷.

1. Frank LALOU, *La calligraphie de l'invisible*, p. 167-168.

2. Frank LALOU, *La calligraphie de l'invisible*, p. 169.

3. Frank LALOU, *La calligraphie de l'invisible*, p. 182. Comme F. Lalou, je ne citerai aucun style.

4. Il existe d'ailleurs une secte de l'oignon, fréquentée par des gens on ne peut plus sérieux.



Anagramme des dix séphirot
(Cordovéro, 1549).

5. Frank LALOU, *La calligraphie de l'invisible*, p. 184-185.

6. Frank LALOU, *La calligraphie de l'invisible*, p. 130. Là non plus, je ne donnerai aucun nom.

7. J'ai traité de cette question dans mon mémoire de maîtrise en psychologie (plus de 300 pages).

CONCLUSION

Comme vous pouvez le constater – mais ne le saviez-vous pas déjà – la « chose imprimée » se porte bien; pareillement la langue, la grammaire typographique, etc. Mais laissons cela, ce n'est pas pour ceux qui se satisfont de la pollution... que j'ai écrit ce rapport. Le Christ lui-même nous le commande : « Laissez les morts enterrer les morts! »

Frédéric Tachot l'exprime fort bien : « Un texte traité typographiquement, par rapport à un document banal, est comparable au costume de couturier par rapport au costume de confection. Le savoir-faire donnera au premier un avantage sur le second, sans une grosse différence de prix, et sans que le consommateur puisse expliquer pourquoi sa préférence va au premier. De même pour un texte, si l'on retire cette griffe de savoir-faire, le lecteur percevra qu'il manque quelque chose qu'il ne pourra définir. Lorsqu'il s'agit d'un document sans vocation culturelle, la portée de l'erreur est seulement regrettable. Elle devient inacceptable lorsque c'est de notre image, de nos performances, de notre patrimoine culturel dont il s'agit. Elle peut alors avoir des conséquences socio-économiques considérables¹. »

« Une chose est certaine : il n'est ni plus long, ni plus difficile de bien faire que de mal faire. L'essentiel est de savoir faire et de savoir pourquoi². »

« [...] l'imprimeur qui souhaite mettre en place un système qualité efficace ne doit en aucun cas décharger sa responsabilité sur le client. Ce qui est l'objet même de la procédure du bon à tirer. Même si la jurisprudence, ancienne dans ce domaine, a largement donné raison aux imprimeurs, il doit développer et formaliser son rôle de conseil et de spécialiste, s'il souhaite un jour acquérir une « confiance appropriée » auprès de son client³. »

Que nous sommes loin de cette réalité. En fait, puisque chez maints professionnels ce n'est pas une donnée immédiate de la conscience, il devient urgent que ces derniers soient contraints à cette qualité. Ce ne sera que justice, car je ne vois pas au nom de quoi certaines professions seraient obligées quant au résultat et pas d'autres.

1. Frédéric TACHOT, « Règles, règlements et chartes graphiques », *RSI*, n° 4-1997, p. 47.

2. Frédéric TACHOT, « Règles, règlements et chartes graphiques », *RSI*, n° 4-1997, p. 47.

3. Emmanuel MICHAUD, « B.A.T. et assurance-qualité », dans *Caractère, L'événement technique*, n° 387-388, 4 octobre 1994, page 192. Concernant la jurisprudence en ce domaine, il semblerait que l'auteur et moi n'avons pas les mêmes sources.

4. Signer un livre, un rapport, etc., devenant une mode, voici ma signature en protosinaïtique. Cela vous permettra peut-être de comprendre bien des choses quant à ma personnalité. (Alphabet protosinaïtique. Version modernisée M.-A. O. © Marc-Alain OUAKNIN, *Les mystères de l'alphabet*, Éditions Assouline, Paris, 1997, p. 363.)

